

Kyloušek, Petr

**Le merveilleux et la fiction dans le roman historique *La terre promise, remember!* de Noël Audet**

*Études romanes de Brno*. 2007, vol. 37, iss. 1, pp. [99]-111

ISBN 978-80-210-4416-6

ISSN 0231-7532

Stable URL (handle): <https://hdl.handle.net/11222.digilib/113099>

Access Date: 16. 02. 2024

Version: 20220831

Terms of use: Digital Library of the Faculty of Arts, Masaryk University provides access to digitized documents strictly for personal use, unless otherwise specified.

PETR KYLOUŠEK

## LE MERVEILLEUX ET LA FICTION DANS LE ROMAN HISTORIQUE *LA TERRE PROMISE, REMEMBER!* DE NOËL AUDET

Noël Audet (1938–2005) est un romancier qui répugne à recycler les formules réussies.<sup>1</sup> Ses romans abondent en approches variées qui modulent une narration d'apparences traditionnelles. Sous un dehors générique faussement commun se cachent des jeux narratifs subversifs qui participent au renouveau de « *l'ordre de la fiction* », selon l'expression de l'auteur.<sup>2</sup> Deux de ses romans recourent au merveilleux – *L'ombre de l'épervier* (1988) et *La Terre promise, Remember!* (1998), toutefois chacun de manière différente. Si dans le premier le merveilleux investit une saga familiale en participant à la sémiose mythopoiétique du récit, *La Terre promise, Remember!* se présente comme un roman historique – en fait une récapitulation de l'histoire du Québec depuis le premier voyage de Jacques Cartier jusqu'au référendum sur la souveraineté de la province en 1995. L'imaginaire identitaire et la question identitaire se trouvent au centre du débat. Le roman – ne serait-ce que par sa date de publication (1998) – ne peut être perçu que comme une réponse à la souveraineté manquée de quelques milliers de voix seulement.<sup>3</sup> Le romancier a donc relevé le défi d'un roman historique engagé dans l'actualité politique – un roman-débat où, pourtant, l'idéologie et la politique ne doivent en rien empiéter sur la fiction romanesque afin de rester subordonnées à l'imaginaire.

La question se pose, alors, de savoir quelles stratégies – notamment thématiques et narratives – l'auteur choisit pour procéder à l'investigation du réel (références historiques et politiques) par le moyen de la fiction. La présente étude se limitera aux trois points qui semblent révélateurs : (1) le merveilleux et son usage dans la fiction historique, (2) le cadre narratif et la polyphonie narrative, (3) la présentation de l'histoire.

---

<sup>1</sup> Cf. « Noël Audet, ou les territoires du sens. Entrevue avec Francien Bordeleau », *Lettres québécoises*, n° 99, automne 2000, p. 9.

<sup>2</sup> AUDET, Noël, *Écrire de la fiction au Québec*, Montréal, XYZ 2005, p. 48.

<sup>3</sup> Le référendum du 30 octobre 1995 a été décidé par une différence de 42.000 voix par lesquelles les partisans du non (50,6 %) l'ont emporté sur le oui des partisans de la souveraineté (49,4%).

## Le merveilleux dans le roman historique

La présence du merveilleux dans le roman québécois n'est pas un fait nouveau. Dès les années 1960, notamment, il marque l'oeuvre romanesque de Jacques Ferron, mais aussi d'autres romanciers tels Michel Tremblay ou Yves Beauchemin. L'explication du phénomène nécessiterait une étude approfondie. Mentionnons, pour le moment, trois facteurs structurels qui semblent avoir favorisé la collusion du romanesque et du merveilleux: (1) une présence plus prononcée de l'oralité, issue du folklore, dans la tradition culturelle québécoise; (2) une assise ontologique spécifique du conte merveilleux canadien français et québécois qui, à la différence du conte merveilleux européen, tend à s'inscrire dans l'espace-temps historique, événementiel: il est alors difficile de tracer une ligne de démarcation précise entre le conte (récit) merveilleux, d'origine folklorique, et le conte fantastique; (3) l'expérimentation de certains écrivains québécois cherchant un positionnement spécifique, autonome, et de la langue littéraire et de la thématique; ces efforts modernistes, stimulés par la Révolution tranquille ont en partie exploité l'oralité et l'imaginaire véhiculé par le folklore et les traditions populaires, y compris le merveilleux.<sup>4</sup> Les trois facteurs se complètent, l'un soutenant l'autre.

Le cadre merveilleux du roman historique de Noël Audet tient son modèle d'un des contes-types référentiel du folklore québécois « La Chasse-galerie » qui figure en tête du recueil éponyme d'Honoré Beaugrand (1900): le groupe de bûcherons se déplace à bord d'un canoë volant afin de rendre visite à leurs bien-aimées au moment de la veillée de Noël. L'embarcation est portée par les forces diaboliques apprivoisées à condition de respecter l'interdiction de proférer des jurons et blasphèmes. Le roman d'Audet y fait une allusion dès l'incipit (TP 14).<sup>5</sup> Un thème analogue a été exploité par Jacques Ferron dans le roman *La chaise du maréchal ferrant* (1972) qui est une synthèse du conte merveilleux, du roman de l'éducation et du roman politico-historique. Si Ferron a choisi la chaise pour l'instrument volant, Noël Audet a opté pour un animal – un cochon, ou plutôt un verrat reproducteur, qui voyage non seulement dans l'espace, mais surtout à travers le temps. Il suffit de lui tourner la queue dans le sens contraire à celui des aiguilles de la montre. De plus, c'est un cochon qui parle, tant en prose qu'en rimes.

Car il s'agit non pas d'un instrument, mais d'un animal-personnage qui fait partie, pour ainsi dire, de la famille du narrateur – les Doucet, paysans de génération en génération, spécialisés dans l'élevage porcin. Jusqu'à la Conquête de la Nouvelle-France par l'Angleterre, les Doucet appelaient leurs verrats reproducteurs Hector. Depuis 1760, ce fut la lignée de Remember, nom qui par delà le mot anglais « remember » se réfère à l'origine française :

<sup>4</sup> Voir à ce sujet KYLOUŠEK, Petr, « L'oralité dans la littérature canadienne-française et québécoise », *Verbum Analecta Neolatina*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 2006, VIII, 1, pp. 89–99.

<sup>5</sup> La pagination renvoie à l'édition AUDET, Noël, *La Terre promise, Remember!*, Montréal, Québec Amérique 1998.

«Au fait sais-tu, tête fromagée, que le mot anglais “remember” vient du vieux mot français “re-membrer”, qui signifiait remettre les membres ensemble, ou se souvenir? La remembrance, je trouve que ça te ressemble.» (TP 33; le personnage-narrateur Emmanuel s’adresse au vertrat)

Les connotations sont certes multiples : allusion ironique, par le biais de l’anglais, à la devise nationale de la province de Québec (« Je me souviens »), renvoi au métissage linguistique et aux influences réciproques entre le français et l’anglais, image de la reconstitution du passé comme d’un corps organique, image de la reconstruction, par le souvenir, d’une communauté de membres, qu’il s’agisse de la famille ou d’une communauté plus large. Bref, c’est tout un programme identitaire, contenu dans un mot et que le roman tente de réaliser. Les *Remember* portaient, marqué au dos, le chiffre rappelant leur année de naissance. Or le vertrat voyageur s’enorgueillit de la date emblématique de 68 qui a vu la culmination de l’effervescence des années 1960 et, au Québec, le haut point de l’élan de la Révolution tranquille, matérialisée par la transformation du pays et par l’ouverture au monde au moment de l’Exposition universelle de 1967. Libertin, volage, jouisseur, mais déjà vieilli au moment où commence la narration, *Remember 68* est menacé par la concurrence des jeunes.

Cette sorte de marginalisation le lie au personnage-narrateur Emmanuel Doucet, le cadet de la famille, évincé de l’héritage, considéré comme une bouche inutile, car il est artiste et peintre. Il est déçu par la désunion politique des membres de sa famille au lendemain des élections de 1976 qui ont apporté la victoire au Parti Québécois et ouvert la voie au premier référendum sur la souveraineté-association du Québec. Il décide de comprendre les causes du présent par le voyage dans le passé en profitant de *Remember 68* qui, lui, fuit le couteau du boucher en même temps qu’il veut retrouver les bons vieux temps de jadis.

Si la jonction du projet merveilleux, matérialiste (la fuite du cochon parlant), et du projet historique, idéaliste (la quête identitaire), motive la narration, celle-ci nécessite, pour se réaliser, qu’un lien réunisse les éléments thématiques – historiques, politiques, imaginaires ou merveilleux – à l’acte créateur. La clef de voûte – notion centrale qui sert de liant et qui apparaît comme un des thèmes récurrents du roman audettien – est le rêve, avec près d’une soixantaine d’occurrences en 255 pages, soit un rêve toutes les cinq pages. Il est significatif que le thème soit introduit par le personnage-narrateur Emmanuel Doucet:

Grand-père Doucet [...] disait : «On ne possède pas souvent les moyens de ses rêves, hein, les enfants?» [...] Je le soupçonne d’avoir confondu «rêve» avec richesse sonante et trébuchante, le vieux grippe-sous! Mais son dicton avait pour moi un tout autre sens.

Qui peut se vanter en effet d’avoir réalisé la plus petite part de son rêve essentiel, celui qui loge à la frontière de l’improbable et du chimérique [...], rêve qui nous provoque, nous fait courir parce qu’il est plus grand que nous, du rêve qui nous touche presque la main, au moment de se dérober, et revient toujours sous la forme d’une hantise. Or moi, je vivais dans la hantise du temps. (TP13)

Les connotations impliquées par le rêve concernent donc aussi bien le bonheur matériel que la vocation du narrateur. Mais le rêve a également une indéniable dimension historique. La première partie du titre du roman l’indique par sa po-

lysémie : la *Terre promise* est non seulement cette terre d'Amérique où les populations européennes sont venues tenter de réaliser leurs rêves, c'est aussi ce pays des Québécois, sans cesse convoité, promis, mais jamais obtenu, car repoussé constamment vers l'avenir – un pays inaccompli qui reste, toujours, à créer.<sup>6</sup> Pour Emmanuel, un lien évident existe entre son rêve créateur, représenté par la métonymie de la peinture, et l'intentionnalité du narrateur de l'Histoire :

Ah si j'avais mes pinceaux ! Car je suis peintre à temps perdu, ça finit par compter. Je suis du genre moderne-ancien, je pratique une sorte de réalisme qui ne dédaigne pas le merveilleux à l'occasion. (TP 19)

Il me semble que je peux, en trichant à peine, améliorer le monde, enfin ! lui donner modestement ce qui lui manque, une direction, un sens peut-être [...]. (TP23)

«*Améliorer le monde*», «*donner un sens*» en recourant, à l'occasion au «*merveilleux*» – la fiction et la politique, on le voit, se touchent en participant toutes les deux à l'imaginaire. Il est vrai que, chez Audet, le rêve est impliqué dans des contextes bien plus variés que nous ne saurions montrer ici : il marque l'élan créateur, l'euphorie de la découverte, la liberté et le mouvement non entravé, la possession de l'espace et du temps aussi bien que l'amour et la possession-connaissance de la beauté de l'autre. Dans *La Terre promise, Remember !*, il s'oriente toutefois clairement vers le projet historique. Le merveilleux y a sa place, car il fait partie de l'imaginaire – qu'il soit historique, identitaire collectif, identitaire individuel, ou qu'il relève de la création-écriture. La polysémie de la diaphore «*rêve*» est sans doute révélatrice : «*Armé de ces réflexions, j'ai élaboré une stratégie de rêve [...]*» (TP 26) : rêve stratégie imparable, mais aussi comme vol imaginaire dans le temps, vol dont ne peut que rêver.<sup>7</sup>

Le commentaire ironique que fait Remember sur le procès de l'intendant Bigot confirme cet ancrage de l'écriture :

[...] notre détestable intendant avait, parmi les premiers en Amérique, défini le roman comme «*système, rêves, inepties, fictions, fables*», ce dont tu t'inspires encore aujourd'hui pour raconter cette histoire des plus véridiques. (TP 140)

<sup>6</sup> En cela Noël Audet s'inscrit dans la thématique du «*pays incertain*», présente chez Jacques Ferron, Hubert Aquin, Jacques Godbout, etc., notamment dans les années 1960 et 1980. Voir KYLOUŠEK, Petr, «*Le «pays incertain» de Jacques Ferron*» In *Place and Memory in Canada: Global Perspectives / Lieu et mémoire: perspectives globales*, Kraków, Polska Akademia Umiejetnosci, pp. 249–258.

<sup>7</sup> Chez Audet «*rêve*» est un thème récurrent. Le roman *L'ombre de l'épervier* comporte une quarantaine d'occurrences, *Terre promise, Remember!* en a une soixantaine. Le roman *Frontières ou Tableaux d'Amérique* thématise lui aussi le rêve (cf. LE GRAND, Eva «*Rêver l'Amérique: pour une lecture de Frontières ou Tableaux d'Amérique de Noël Audet*», *Voix et images*, 82, volume XXVII, n° 1, automne 2002, pp. 71–82). Le mot apparaît dans le titre se rapportant à la littérature *La Maison du rêve* (Montréal, Éditions de l'Hexagone 2000, un recueil collectif de récits auquel Audet a participé par le texte intitulé «*Chez Monsieur Lebeau*».

En effet, le rêve est lié, par delà l'imaginaire, à la fiction qui, selon Noël Audet, confère un sens que la réalité, informe par elle-même, serait impuissante à se donner :

[...] la fiction parle mieux du monde – et de l'écriture elle-même – que n'importe quel autre discours, car la fiction, contrairement au réel, est un système, une organisation qui intègre tous les éléments dans une unité supérieure et les fait signifier.<sup>8</sup>

### **Le cadre narratif et la polyphonie narrative**

La polysémie et la dispersion connotative que nous avons pu remarquer, ci-dessus, à plusieurs reprises sont soulignées par les stratégies subjectivisantes de la narration. Les événements – historiques ou contemporains – sont vus et commentés par plusieurs personnages. La pluralité des points de vue est liée à la présence de la parole vive, proche de l'oralité, sous forme de dialogues ou de la narration à la première personne qui l'emporte sur la 3<sup>e</sup> personne du narrateur auctorial à peine l'incipit passé.

Dans l'ensemble du texte, la narration repose sur le dédoublement du cadre narratif, défini par la présence de deux personnages-narrateurs qui dialoguent : le peintre Emmanuel Doucet et le verrat reproducteur Remember 68. Ils ne sont pas certes égaux. Il y a une hiérarchie, une « répartition des tâches » qu'Emmanuel explique à Remember qui lui a reproché d'arranger le récit des faits historiques selon ses propres partis pris :

– Tu te trompes sur toute la ligne, grosse bête à soie! Mon récit n'est pas biaisé, il prend ce qui lui est nécessaire dans le passé pour comprendre le présent. C'est une question d'interprétation, alors que toi, tu te contentes d'emmagasiner, comme une poubelle. Tu te souviens de tout, mais tu es incapable de recoller les morceaux pour te trouver un sens. Poubelle de l'histoire, je te le répète et, je t'en prie, laisse-moi dériver à ma guise. (TP 251)

En dépit de son incapacité à recoller les morceaux de l'histoire, ce qui contredit l'étymologie alléguée de son nom, Remember n'en assume pas moins le rôle de correcteur. En effet, le récit des événements est dédoublé : la version d'Emmanuel, qui mène le jeu, est mise en doute, discutée, voire subvertie par le commentaire de Remember. Ainsi « la poubelle de l'histoire », en rappelant des événements ou détails oubliés, relativise le sens de l'histoire :

« Fais des vœux tant que tu peux, le morveux, dit Rimemmbeur, ton pays est fondé sur une menterie éhontée, mais ta route est bien balisée ! » (TP 39)

La menterie en question est l'explication que Jacques Cartier donne aux Indiens (nécessité de mettre une balise sur le rivage) au moment de planter la croix qui signifie la prise de possession de la terre indienne par le roi de France.

<sup>8</sup> AUDET, Noël, *Écrire de la fiction au Québec*, Montréal, XYZ 2005, pp. 152 et 126.

La fluctuation du sens est soulignée non seulement par ce dédoublement fondamental du cadre narratif, mais aussi par la relativisation de la hiérarchie entre les deux personnages. Car ce sont des compagnons de route, des égaux qui vivent des aventures parallèles. L'égalité se traduit par les jurons et les injures qu'ils échangent et par les sobriquets qu'ils se donnent réciproquement : Manuel Doucet, Manu-Manu, coquin d'Emmanuel, jeune malfrat, etc. ; Rimailleux, Rimemmbueur, Rimenlair, Rimencoeur, Rimensueur, Rimenpleur, etc.

Le parallélisme de leurs aventures est lié à leur manière particulière de visiter l'histoire. Car ils ne se contentent pas de survoler, ils descendent sur terre et se mêlent à la vie :

Elle était vraiment touchante mon aïeule [Madeleine Doucet], il me fallait trouver le moyen de m'introduire chez elle pour la peindre et rapporter ce souvenir dans ma famille. Tiens, je dirai que je suis un gueux, un peintre ambulante, ça conviendra parfaitement dans les circonstances. (TP 69)

Alors que Emmanuel rend visite à ses ancêtres, Remember disparaît dans la porcherie pour élargir son potentiel génétique :

Même si ces cochons-là ne parlent pas, ils m'ont clairement laissé entendre que j'étais le bienvenu à n'importe quel moment de l'histoire, en n'importe quel lieu de la terre ou du ciel, tu sais? (TP 105)

Les deux narrateurs-survenants, selon le terme utilisé par Jacques Allard,<sup>9</sup> sont donc des compagnons que l'aventure et l'amitié rapprochent progressivement au point de bousculer, à la fin, la hiérarchie initiale. Remember finit par assumer, lui aussi, le récit des événements historiques (TP 220–221) ce qui lui attire le commentaire ironique d'Emmanuel :

Remember! Je te ferai remarquer que tu racontes l'histoire à ma place. Et aussi mal qu'un tire-bouchon. Si ce n'est pas trop te demander... ôte-toi de mon chemin, saint Croupion ! (TP 221)

À la fin, toutefois, le renversement de la hiérarchie devient réalité. Remember tombe par accident entre les mains des ingénieurs généticiens qui utilisent la nouvelle porcherie robotisée et informatisée des Doucet comme laboratoire. Leurs essais consistent à introduire des gènes humains dans l'information génétique des porcs. Après un premier balbutiement (TP 347–348), Remember se coule dans la pensée humaine. Et lorsque Emmanuel, puni pour avoir abusé de jurons et de blasphèmes, est emporté par le diable, comme l'exigent les règles des contes merveilleux, c'est Remember qui est chargé de terminer le récit et de trouver un éditeur pour le livre (TP 349–351). Ainsi la «poubelle de l'histoire» devient le narrateur principal.

<sup>9</sup> Cf. ALLARD, Jacques, «Pour relire Noël Audet», *Voix et images*, 82, volume XXVII, n° 1, automne 2002, pp. 51 et 53. Le terme, rapporté au roman *L'ombre de l'épervier*, convient également à *La Terre promise, Remember!*. Le mot canadien français renvoie à la tradition rurale de jadis qui réservait un banc et une place à table aux mendiants (les quêteux) et aux travailleurs saisonniers – les survenants. Emmanuel est celui, justement qui s'introduit dans les familles de ses ancêtres comme survenant.

La polyphonie narrative ne se réduit pas au cadre formé par le couple des narrateurs, mais déborde cette armature en laissant transparaître ou en exprimant la vue des autres personnages. En plus de la prise de parole directe par les personnages, Audet recourt à des procédés moins voyants, mais efficaces qui introduisent une pluralité de vues dans la composition même du personnage-narrateur Emmanuel. Ainsi, une affinité existe entre ce dernier et son oncle Jean, lui aussi un marginal de la famille, amoureux de la vie, coureur de jupons et peintre raté, mais qui a su transformer ses tableaux en récits (TP 282), car il a préféré, plutôt que de peindre, donner ses pinceaux à Emmanuel (TP 283). Emmanuel est donc aussi oncle Jean, celui qui voit le monde par ses yeux. Or, la figure d'oncle Jean n'est pas simple, mais à son tour plurielle. Car dans chaque génération des Doucet, il y a eu un oncle Jean, marginal, rouspéteur ou révolté, que Emmanuel rencontre et qui module la vision que le narrateur peut avoir des événements.

Enfin, un autre procédé relativisant et qui ajoute à la polyphonie est la distanciation « métanarrative » – là où éclate le contraste entre le récit des événements et l'instance narrative, comme dans le commentaire du dialogue entre le narrateur Emmanuel et Nicolas Doucet du 18<sup>e</sup> siècle :

« Dis-donc, Monsieur Emmanuel, veux-tu éclairer ma lanterne un brin? Par la Vierge indienne, chaque fois que tu réapparaîs à la ferme, j'ai un cochon de plus. Et chaque fois que tu disparais ... – Oui, je sais, il vous manque un cochon. Je vous expliquerai un jour. » Cela me donnait largement le temps de préparer ma défense, et Nicolas ne pouvait pas savoir qu'il me faudrait quelques siècles pour m'exécuter. (TP 138–139)

La structure narrative du roman produit donc un croisement des points de vue à plusieurs niveaux : à la base du procédé qui est fournie par le cadre narratif dialogique à deux voix, à hiérarchie variable, s'ajoutent la voix et la présence des personnages du récit, acteurs de l'histoire, le tout complété par la distanciation « métanarrative ». Il en résulte un récit historique qui pour affirmatif qu'il soit, comporte sa propre mise en question. Le sens du passé, s'il peut se construire, peut ne pas être ni sûr ni le seul vrai.

Un autre procédé, subtile, au niveau de l'instance auctoriale, complique cette perception complexe du récit historique. À première vue, l'auteur ne semble pas intervenir dans le récit, car il se sert du truchement du couple des personnages-narrateurs pour présenter l'histoire. Cependant, il est possible de remarquer l'apparition discrète, dans le texte, de morceaux de phrases qui sont autant d'allusions métatextuelles aux citations et aux titres d'ouvrages littéraires et qui laissent transparaître l'auteur – Noël Audet, joueur émerveillé par la gratuité du plaisir ludique :

**Au pays du Québec**, petit mec! **rien ne changera jamais**, assure Remember. (TP 27; allusion au roman de Louis Hémon, *Maria Chapdelaine*)

[...] est-ce l'époque qui ne me revient pas, avec tous ces Sauvages autochtones et ces **demi-civilisés** qui les envahissent pour les transformer à leur image? (TP 43; titre du roman de Jean-Charles Harvey)

Puis l'été vint, puis l'**hiver de force**, et roule le temps sans aucun obstacle contre lequel buter. (TP 209; titre du roman de Réjean Ducharme)

Ce cher Joseph proposait le **refus global** avant-la lettre, [...]. (TP 243; il s'agit du manifeste surréaliste de Paul-Émile Borduas)

De tels cas sont fréquents, plus d'une vingtaine, qui, par le non-sérieux du ludique relativisent le sérieux du discours historique. C'est la voix de l'auteur qui se fait entendre pour mettre à distance et ironiser, voire subvertir, la narration même, en multipliant les interprétations possibles.

### La présentation de l'histoire

Le dispositif narratif complexe indique que le roman historique de Noël Audet ne se réduit pas à une simple présentation de l'histoire ou du discours national.

Il y a, bien sûr, l'aspect objectif des faits et événements narrés et qui est garanti par de nombreuses citations tirées des sources historiques, littéraires ou d'actualité. La liste des ouvrages qui suit la «Table des matières» comporte quinze références bibliographiques allant des auteurs anciens (Jacques Cartier, Samuel Champlain, Gabriel Sagard) aux historiens modernes (Marcel Trudel, Jean Provencher). C'est le gage du sérieux et de la véracité.

À l'aspect objectif, général, se superpose le particulier: l'histoire vécue par la famille Doucet et ses membres. Cette reconstruction du passé est motivée par le désir du narrateur Emmanuel Doucet qui tente de comprendre les racines de la désunion politique au sein de sa famille en ce qui concerne la question cruciale de la souveraineté du Québec. Il est significatif que la narration est déclenchée en 1976, au moment où la prise du pouvoir par le Parti Québécois oriente la province vers le premier référendum, et qu'elle se clôt après l'échec du deuxième référendum de 1995. Le voyage dans le temps se réalise entre ces «incipit» et «explicit».

La famille Doucet, visitée par Emmanuel et Remember, se compose à chaque fois – à la fin du 17<sup>e</sup> siècle, au 18<sup>e</sup> siècle, sous le gouvernement de Maurice Duplessis, au moment de la Révolution tranquille et des référendums – des mêmes prénoms et qui correspondent à la fois à une position sociale et un tempérament: fondateur de la lignée et grand-père Nicolas, sa femme Madeleine, Xavier ou François-Xavier père, oncle Jean, soeur Rosalie, etc. Il s'agit d'une sorte de famille éternelle, construite, composée de personnages-types. Nicolas est un sédentaire, paysan conservateur qui n'a pas su réaliser son rêve d'aventures, oncle Jean par contre représente un coureur des bois qui part à la découverte de l'Amérique et des coeurs tendres. Rosalie est une hypersensible qui intériorise les contradictions de son époque et qui en souffre.

Tout en restant attaché à la typologie de base, chacun des nombreux personnages de la grande famille québécoise varie en fonction de l'époque. Oncle Jean du 17<sup>e</sup> siècle court les bois et les belles Indiennes, le Jean du 18<sup>e</sup> siècle est un aventurier engagé dans les milices qui se bat courageusement contre les Anglais,

celui de la période duplessiste est un anticlérical sournois qui subvertit l'ordre public, enfin le plus jeune des Jean, lui aussi coureur de jupons et voyageur, est le peintre manqué, proche du narrateur Emmanuel. Tous ces Jean ont des enfants illégitimes, semés aux quatre coins du monde : ainsi naîtront les métis – Jean Jacques, pendu pour vol, au 18<sup>e</sup> siècle, en clamant son indianité, ou Jean Jacques qui, chassé de la réserve de Khanawake pour n'avoir pas suffisamment de sang indien, revient dans la famille Doucet peu avant le référendum de 1995.

Si la première Rosalie est « *une perle de sensibilité* » (TP 62), la seconde a un don de prophétie qui lui attire l'accusation de sorcellerie : on l'appelle « *la pendue* » (TP 111–112), car elle a évité la potence de justesse. C'est elle qui manifeste sa canadienité en s'opposant aux Français et, plus tard, aux Anglais. La plus jeune Rosalie, née au moment de la Révolution tranquille, souffre de la déroute des idéaux et des valeurs : incapable de trouver un sens dans la vie, « *la pendeuse* » finit par réussir son suicide (TP 334–335).

Il est clair que la typologie des personnages, censés historiques, obéit à une stratégie fictionnelle, artistique, dominée par le principe musical des variations sur un thème. Le fait est souligné par les motifs récurrents, comme dans le cas de Rosalie qui exprime sa révolte et son dégoût devant les événements par des exclamations typées : « *Maudits Français!* » (TP 111); « *Maudits Anglais! Maudit évêque!* » (TP 145); « *Maudits immigrants [...] jamais contents.* » (302); « *Maudits Québécois! [...] Maudit Sauvage!* » (TP 328).

La logique du thème et des variations régit également, bien que de manière discrète, la représentation des événements. Le souci d'encadrer l'image du passé se traduit par la tournure imprimée au temps historique qui, vers la fin du roman, tend à être perçu comme une répétition cyclique :

L'espace d'un été nous étions redevenus des Canadiens français catholiques, persuadés que l'histoire était cyclique et que nous étions rembarqués dans le carrousel éternel. [...] Plus on avance, plus on recule, dit oncle Jean. Avancer en arrière ! (TP 307)

L'Amérique traversait une période ... de tendresse dans l'éducation des enfants. Il ne fallait plus les corriger, mais discuter le coup avec eux, « Comme les Hurons du dix-septième siècle, si je me souviens bien, dit Remember. » [...] – De même il faut d'abord les laisser libres plutôt que de leur enseigner le long apprentissage de la liberté. – Comme les Indiens du dix-septième siècle! – Et il en va de même pour la maîtrise sexuelle... [...] Vous avez cru écraser les Indiens, mais vous finirez par vivre exactement comme eux, tiens! car une culture est toujours récupérée par une autre [...]. (TP 284–285)

Cette perception du temps et des événements aussi bien que la représentation des personnages relèvent de la forme et du sens que la narration veut imprimer à l'histoire. En termes audettiens, comme nous l'avons signalé déjà, cette jonction de la forme et du sens s'appelle fiction.<sup>10</sup>

<sup>10</sup> AUDET, Noël, *Écrire de la fiction au Québec*, Montréal, XYZ 2005, p. 48 : « *Il y a enfin les contenus qui relèvent de l'ordre de la fiction, comme les thématiques, les péripéties, les structures, qui ont déjà subi le travail de la forme, qui ont déjà passé l'épreuve de la mise en forme.* »

C'est dans ce double volet – historique et fictionnel – que la narration suit l'émergence et les avatars – affirmations, ruptures, traumatismes, prises de position – de l'imaginaire historique québécois. À progresser dans le texte d'Audet, on est frappé par une évidence: en effet, l'imaginaire historique puise à la même source que la création artistique et l'écriture, à savoir dans le rêve. Même si des distinctions s'imposent et que les domaines respectifs restent distincts, les points communs sont indéniables. Nous avons déjà remarqué que Noël Audet s'inscrit dans la problématique québécoise du «pays incertain», pays qui reste à créer ou pays de la création, comme la poésie (voir ci-dessus note 6). L'imaginaire poétique et l'écriture ont ainsi partie liée.

Le rêve, déjà signalé comme le thème récurrent qui caractérise les personnages, semble donc un des moteurs de l'histoire – dans les deux sens du mot: celle qu'on vit et celle qu'on écrit ou raconte. Dans *La Terre promise, Remember!*, le rêve qui entre dans la composition de l'imaginaire historique québécois oscille entre le pôle positif et le négatif, qui peut aller jusqu'au cauchemar. C'est sans aucun doute le rêve positif qui est fondateur, car il est l'expression de l'énergie humaine, du désir de la vie, de l'amour, de la création, de la découverte, du commencement. C'est le rêve d'Amérique:

- Étrange pays! On croirait assister à la naissance du monde.
- Pourquoi dites-vous ça, Madeleine?
- Mais pour tout! Pour le parfum de l'air, pour les arbres, pour les gens, pour le soleil, pour l'eau.
- Dans votre bouche, Madeleine, ce continent ressemble au Paradis perdu. (TP 59)

Le rêve d'Amérique prend différents aspects: possession de la terre pour les Doucet sédentaires; exploration du continent, conquête ou voyage pour les Doucet coureurs des bois. Mais chez tous, le rêve est lié à l'idée de liberté et d'indépendance. Or, comme le remarque Remember, «*la seule journée où nous aurons été indépendants*» (TP 162), fut la déclaration de l'éphémère République du Bas-Canada par les Patriotes insurgés, le 28 février 1838:

C'était un beau rêve, dit Remember. – En effet, un peu trop beau, mais rêvons quand même. Si le rêve se fût réalisé, cela nous eût épargné, entre autres maux, monseigneur Lartigue et la censure des chrétiens et des Patriotes, monseigneur Bourget et la censure de l'information, monseigneur Bruchési et la censure des livres... [...] La Crise d'Octobre 70... – La loi des mesures de guerre... (TP 163)

Même entravé, le rêve resurgit à chaque occasion, telle la Révolution tranquille et l'Exposition universelle de 1967:

[Elle] nous tombait dessus comme une bénédiction, le symbole des fenêtres qui venaient de s'ouvrir [...] : *never more*, jamais plus on n'endiguera nos désirs, jamais plus personne, fût-ce le père, la mère, le Saint-Esprit, ne se glisserait dans nos lits pour nous tirer les oreilles, ne brimerait notre liberté nouvelle [...]. (TP 251)

On s'amuse ferme tout de même, parce qu'on rêvait de se retrouver peuple parmi les peuples, ni plus fin ni plus bête, avec quelque chose qui ressemble à la liberté de choisir son destin, son métier, son avenir, avec du répondant derrière. (TP 255)

Le rêve culmine avec les référendums qui offrent l'occasion de se retrouver «*au début d'un temps nouveau*» avec «*la Terre[...] à l'année zéro*», au «*temps d'un recommencement*» (TP 258).

Or, le rêve se heurte aux obstacles, à la nécessité historique traumatisante : la domination coloniale de la France, la Conquête et la domination coloniale anglaise, la connivence de l'Église catholique et du pouvoir établi, l'infériorité des francophones complexés par les anglophones, la «noirceur» cléricale de la période duplesiste, la décomposition de la société et le vide social produit par la modernité.

Le rêve peut en être dénaturé : c'est le rêve passif, résigné des catholiques francophones, qui s'oppose à l'action positive des Anglo-Saxons (TP 217). Il peut être dévoyé vers la conquête par la foi et par l'évangélisation : les Doucet ont fourni 269 prêtres à l'Église catholique dont l'oncle Eucher, missionnaire qui rêve de pouvoir «*convertir le monde entier*» grâce à la radio (TP 198). Il peut aussi se transformer en cauchemar – celui de Rosalie qui, prophétique, pressent la catastrophe de la Conquête (TP 111–112), ou celui de Remember qui voit l'histoire transformée en gadgets touristiques, souvenirs commercialisés, vidés de sens, marques de la perte de l'identité (TP 297–298).

La dure réalité, enfin, détruit les rêves si, déjà, elle ne les empêche pas. Le traumatisme majeur vient de la Conquête qui, dans le roman, est introduite par un trou de mémoire (avec une allusion significative au roman *Trou de mémoire* d'Hubert Aquin) :

Le matin du 13 septembre 1759, nous n'étions pas sur les lieux, Remember et moi. Nous étions pourtant en plein vol, mais le Rimempneur avait été victime d'un terrible trou de mémoire. Il ne se souvenait plus de rien, pas même de son nom, et il m'entraînait à une allure folle vers le seizième siècle en criant : «Pas de quartier! Sus aux envahisseurs ! (TP 128; avec une lecture possible renvoyant à Jacques Cartier et aux Français, envahisseurs des Indiens; ce serait donc une toute autre histoire.)

La présentation ludique, déjà signalée, n'en révèle pas moins la blessure historique dont l'ampleur se manifeste dans les divisions qui frappent une famille jusque-là unie. Au moment du rassemblement de la famille Doucet, après la Conquête, les «*conquis contents*» attentistes s'opposent à ceux qui sont résolument anti-anglais. C'est «*le premier schisme dans la famille Doucet, la première alerte grave les obligeant à se poser la question de leur identité et à s'avouer leur incapacité à la résoudre*» (TP 146; souligné par nous).

Le changement est dû à la présence de l'Autre, comme le démontre Remember : «*Vous autres, Emmanuel, votre problème, c'est que vous ressemblez trop aux Anglais. [...] Mais quand la différence est mince, il faut l'accentuer, c'est toute l'histoire des frères ennemis.*» (TP 221) Voilà pourquoi les Québécois sont forcés à se sentir «*plus Français que jamais [...], plus catholiques qu'ils ne l'eussent souhaité*» (TP 146).

La duplicité et l'incertitude sont l'envers du rêve québécois, contrarié par la duplicité de la réalité – la «*bilocation*», le «*biculturalisme*», la «*double capitale*», les «*deux gouvernements*» (TP 338). Il en résulte le «*Oui-Non intégral*»

(TP 308) des Québécois « *indépendantistes par intermittence, et surtout entre les élections* » (TP 329), empêtrés dans une sorte de schizophrénie « *étant à la fois du Canada sans en être et dans un Québec souverain sans y être* » (TP 344).

### Conclusion

La présentation de l'histoire canadienne française et québécoise, toute polémique et engagée qu'elle soit dans la situation postréférendaire de l'après 1995, est loin d'être univoque. Le voyage imaginaire à travers l'imaginaire historique met en relief l'ambiguïté, procède par l'affirmation et la négation qui expliquent une identité rêvée, mais jamais pleinement réalisée. La perception de l'histoire qui accentue l'importance de l'imaginaire associe l'écriture de l'histoire à la fiction qui est, selon Audet, une tentative de construire un sens. Le roman en question prouve, cependant, que la fiction est aussi un moyen de questionnement, un processus de la recherche d'un sens à travers la pluralité des vues. Si l'effort heuristique s'inscrit, en partie, dans la polysémie du lexique, il est surtout soutenu par le dispositif subjectivant du cadre narratif qui ouvre la narration à la polyphonie des voix et permet d'envisager la lecture de l'histoire sous le jour des clichés de l'imaginaire national aussi bien que sous celui de leur mise en question. À un autre niveau, l'instance auctorielle indique, par des citations intertextuelles et, une intentionnalité ludique, que nous avons affaire à une oeuvre d'art destinée à procurer le plaisir d'une lecture imaginative, mais où l'imagination « métadégé- tique » n'en prolonge pas moins l'intentionnalité heuristique sérieuse du texte.

C'est dans cette perspective qu'il convient, à notre avis, d'envisager la fonction du merveilleux. La pénétration du merveilleux dans le romanesque n'est pas sans conséquences. Il serait sans doute inutile d'insister sur la différence qui sépare le merveilleux des contes folkloriques, rattaché à d'anciennes croyances, de celui que les écrivains québécois introduisent dans leurs romans ou contes. Dans ce deuxième cas, il s'agit en effet de la reprise ou de l'imitation d'éléments folkloriques ou assimilés qui facilitent soit l'élargissement du champ de la fiction, avec des conséquences thématiques, soit l'enrichissement des procédés narratifs. C'est ce deuxième aspect qui domine dans *La Terre promise, Remember!* où, en plus de multiplier les possibilités de la fiction (voyage à travers le temps) et des significations impliquées par le texte (histoire envisagée sous forme de conte merveilleux), le merveilleux fonctionne comme un « multiplicateur » et un « subjectivisateur » de la perspective narrative. La fiction romanesque, en intégrant le merveilleux, parvient, dans la version de Noël Audet, à conjuguer l'unité d'une vue d'ensemble, synthétique, à la pluralité polémique, subjectivisante des visions particulières. Le merveilleux fait également partie du jeu littéraire où la stratégie ludique, outre sa finalité de plaisir esthétique, se prête à l'investigation et au questionnement de la réalité.

Les considérations concernant le « réel merveilleux » de Carpentier, le « réalisme magique » de Gabriel Garcia Márquez ou bien les oeuvres d'auteurs amé-

ricains et tiers-mondistes (Louise Edrich, Michael Dorris, Maryse Condé, Marie Ndiaye, Salman Rushdie, Mukul Kesavan, Ahmadou Kourouma),<sup>11</sup> insistent sur la co-présence de la problématique historique et de l’imaginaire identitaire. À la suite de Jacques Ferron et de sa *Chaise du maréchal ferrant*, le roman de Noël Audet prend la même direction, son but étant, comme il le dit dans une interview, la «*démythification de l’histoire*».<sup>12</sup>

### Bibliographie

- ALLARD, Jacques, «Pour relire Noël Audet», *Voix et images*, 82, volume XXVII, n° 1, automne 2002, pp. 45–59.
- AUDET, Noël, *Écrire de la fiction au Québec*, Montréal, XYZ 2005.
- AUDET, Noël, *La Terre promise, Remember!*, Montréal, Québec Amérique 1998.
- LE GRAND, Eva «Rêver l’Amérique : pour une lecture de *Frontières ou Tableaux d’Amérique* de Noël Audet», *Voix et images*, 82, volume XXVII, n° 1, automne 2002, pp. 71–82.
- LUKAVSKÁ, Eva, «¿Lo real mágico o el realismo maravilloso?», *Études Romanes de Brno*, vol. XXI, Masarykova univerzita, Brno 1991, pp. 67–77.
- KYLOUŠEK, Petr, «L’oralité dans la littérature canadienne-française et québécoise», *Verbum Analecta Neolatina*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 2006, VIII, 1, pp. 89–99.
- KYLOUŠEK, Petr, «Le “pays incertain” de Jacques Ferron» In *Place and Memory in Canada: Global Perspectives / Lieu et mémoire: perspectives globales*, Kraków, Polska Akademia Umiejetnosci, pp. 249–258.
- «Noël Audet, ou les territoires du sens. Entrevue avec Francien Bordeleau», *Lettres québécoises*, n° 99, automne 2000, pp. 9–13.
- SOUBIAS, Pierre, «Interférence du récit magique et du récit historique : le cas de *Mounnè*, d’Ahmadou Kourouma», *Itinéraires et contacts de cultures*, vol. 25. *Le réalisme merveilleux*, Paris, Université Paris 13 / L’Harmattan 1998, pp. 91–104.

<sup>11</sup> Cf. *Itinéraires et contacts de cultures*, vol. 25. *Le réalisme merveilleux*, Paris, Université Paris 13 / L’Harmattan 1998. Voir notamment SOUBIAS, Pierre, «Interférence du récit magique et du récit historique : le cas de *Mounnè*, d’Ahmadou Kourouma», pp. 91–104. Voir aussi LUKAVSKÁ, Eva, «¿Lo real mágico o el realismo maravilloso?», *Études Romanes de Brno*, vol. XXI, Masarykova univerzita, Brno 1991, pp. 67–77. L’auteur souligne la co-présence de l’histoire et du mythe. Or le mythe fait partie de l’imaginaire identitaire.

<sup>12</sup> «Noël Audet, ou les territoires du sens. Entrevue avec Francien Bordeleau», *Lettres québécoises*, n° 99, automne 2000, p.10.

